

TEXTES ET CONTRETEXTES

C'est peut-être Madame de Sévigné qui a donné l'idée à Isidore Ducasse et aux Surréalistes de jouer à retourner des phrases.

Nous n'avons pas assez de force pour suivre toute notre raison
La Rochefoucauld, Maximes, 42.

Nous n'avons pas assez de raison pour employer toute notre force.

Il n'y avait qu'à retourner sa maxime pour la faire beaucoup plus vraie.
Sévigné, Lettre 14 juillet 1680.

*
* *

ISIDORE DUCASSE POÉSIES II

La Rochefoucauld, Maximes.

- 31

Si nous n'avions point de défauts, nous ne prendrions pas tant de plaisirs à en remarquer dans les autres.

II-52 Si nous n'avions point de défauts, nous ne prendrions pas tant de plaisir à nous corriger, à louer dans les autres ce qui nous manque.

- 78

L'amour de la justice n'est, en la plupart des hommes, que la crainte de souffrir l'injustice.

II-81 L'amour de la justice n'est, en la plupart des hommes, que le courage de souffrir l'injustice.

- 590

C'est une preuve de peu d'amitié de ne s'apercevoir pas du refroidissement de celle de nos amis.

II-50 C'est une preuve d'amitié de ne pas s'apercevoir de l'augmentation de celle de nos amis.

*
* *

Pascal, Pensées.

- L.34, B.376.

La faiblesse de l'homme paraît bien davantage en ceux qui ne la connaissent pas qu'en ceux qui la connaissent.

II-115 La force de la raison paraît mieux en ceux qui la connaissent qu'en ceux qui ne la connaissent pas.

- L.43, B.136.

Peu de choses nous console parce que peu de choses nous afflige.

II-117 Peu de chose nous console. Beaucoup de chose nous afflige.

• L.45, B.83.

L'homme n'est qu'un sujet plein d'erreur naturelle et ineffaçable sans la grâce. Rien ne lui montre la vérité. Tout l'abuse. Ces deux principes de vérité, la raison et les sens, outre qu'ils manquent chacun de sincérité s'abusent réciproquement l'un l'autre. Les sens abusent la raison par de fausses apparences. Et cette même piperie qu'ils apportent à l'âme, ils la reçoivent d'elle à leur tour : elle s'en revanche. Les passions de l'âme troublent les sens, et leur font des impressions fausses. Ils mentent et se trompent à l'envi.

II-88 L'homme est un sujet vide d'erreurs. Tout lui montre la vérité. Rien ne l'abuse. Les deux principes de la vérité, raison, sens, outre qu'ils ne manquent pas de sincérité, s'éclaircissent l'un l'autre. Les sens éclaircissent la raison par des apparences vraies. Ce même service qu'ils lui font, ils la reçoivent d'elle. Chacun prend sa revanche. Les phénomènes de l'âme pacifient les sens, leur font des impressions que je ne garantis pas fâcheuses. Ils ne mentent pas. Ils ne se trompent pas à l'envi.

• L.48, B.366.

Édition de Port-Royal, Ie partie, article VI, fragment 12.

L'esprit du plus grand homme du monde n'est pas si indépendant qu'il ne soit sujet être troublé par le moindre tintamarre qui se fait autour de lui. Il ne faut pas le bruit d'un canon pour empêcher ses pensées : il ne faut que le bruit d'une girouette ou d'une poulie. Ne vous étonnez pas s'il ne raisonne pas bien à présent, une mouche bourdonne à ses oreilles : c'est assez pour le rendre incapable de bon conseil. Si vous voulez qu'il puisse trouver la vérité, chassez cet animal qui tient sa raison en échec, et trouble cette puissante intelligence qui gouverne les villes et les royaumes.

II-120 L'esprit du plus grand homme n'est pas si dépendant, qu'il soit sujet à être troublé par le moindre bruit du Tintamarre, qui se fait autour de lui. Il ne faut pas le silence d'un canon pour empêcher ses pensées. Il ne faut pas le bruit d'une girouette, d'une poulie. La mouche ne raisonne pas bien à présent. Un homme bourdonne à ses oreilles. C'en est assez pour la rendre incapable de bon conseil. Si je veux qu'elle puisse trouver la vérité, je chasserai cet animal qui tient sa raison en échec, trouble cette intelligence qui gouverne les royaumes.

• L.83, B.327.

Les sciences ont deux extrémités qui se touchent. La première est la pure ignorance naturelle où se trouvent tous les hommes en naissant. L'autre extrémité est celle où arrivent les grandes âmes, qui, ayant parcouru tout ce que les hommes peuvent savoir, trouvent qu'ils ne savent rien, et se rencontrent en cette même ignorance d'où ils étaient partis. Mais c'est une ignorance savante qui se connaît. Ceux d'entre deux, qui sont sortis de l'ignorance naturelle, et n'ont pu arriver à l'autre, ont quelque teinture de cette science suffisante, et font les entendus. Ceux-là troublent le monde, et jugent mal de tout. Le peuple et les habiles composent le train du monde; ceux-là le méprisent et sont méprisés. Ils jugent mal de toutes choses, et le monde en juge bien.

II-90 Les sciences ont deux extrémités qui se touchent. La première est l'ignorance où se trouvent les hommes en naissant. La deuxième est celle qu'atteignent les grandes âmes. Elles ont parcouru ce que les hommes peuvent savoir, trouvent qu'ils savent tout, se rencontrent dans cette même ignorance d'où ils étaient partis. C'est une ignorance savante, qui se connaît. Ceux d'entre eux qui, étant sortis de la première ignorance, n'ont pu arriver à l'autre, ont quelque teinture de cette science suffisante, font les entendus. Ceux-là ne troublent pas le monde, ne jugent pas plus mal de tout que les autres. Le peuple, les habiles composent le train d'une nation. Les autres, qui la respectent, n'en sont pas moins respectés.

- L.114, B.397.

La grandeur de l'homme est grande en ce qu'il se connaît misérable. Un arbre ne se connaît pas misérable. C'est donc être misérable que de se connaître misérable. Mais c'est être grand que de connaître qu'on est misérable.

II-25 L'homme est si grand, que sa grandeur paraît surtout en ce qu'il ne veut pas se connaître misérable. Un arbre ne se connaît pas grand. C'est être grand que de se connaître grand. C'est être grand que de ne pas vouloir se connaître misérable.

- L.116, B.398

Toutes ces misères-là même prouvent sa grandeur. Ce sont misères de grand seigneur. Misères d'un roi dépossédé.

II-25 Sa grandeur réfute ces misères. Grandeur d'un roi.

- L.120, B.148.

Nous sommes si présomptueux que nous voudrions être connus de toute la terre, et même des gens qui viendront quand nous ne serons plus. Et nous sommes si vains que l'estime de cinq ou six personnes qui nous environnent nous amuse et nous contente.

II-116 Nous sommes si peu présomptueux que nous voudrions être connus de la terre, même des gens qui viendront quand nous n'y serons plus. Nous sommes si peu vains, que l'estime de cinq personnes, mettons six, nous amuse, nous honore.

- L.130, B.420.

Édition de Port-Royal, IIe partie, article I, fragment 5.

S'il se vante, je l'abaisse. S'il s'abaisse, je le vante; et le contredis toujours, jusqu'à ce qu'il comprenne qu'il est un monstre incompréhensible.

II-33 S'il s'abaisse, je le vante. S'il se vante, je le vante davantage. Je le concilie. Il parvient à comprendre qu'il est la sœur de l'ange.

- L.131, B.434.

Édition de Port-Royal, IIe partie, article I, fragment 5.

Quelle chimère est-ce donc que l'homme! Quelle nouveauté, quel chaos, quel sujet de contradiction! Juge de toutes choses, imbécile ver de terre, dépositaire du vrai, amas d'incertitude, gloire et rebut de l'univers.

II-33 L'homme est le vainqueur des chimères, la nouveauté de demain, la régularité dont gémit le chaos, le sujet de la conciliation. Il juge de toutes choses. Il n'est pas imbécile. Il n'est pas ver de terre. C'est le dépositaire du vrai, l'amas de certitude, la gloire, non le rebut de l'univers.

- L.133, B.168.

Édition de Port-Royal, IIe partie, article XXVI, fragment 4.

Les hommes, n'ayant pu guérir la mort, la misère, l'ignorance, ils se sont avisés, pour se rendre heureux, de n'y point penser. C'est tout ce qu'ils ont pu inventer pour se consoler de tant de maux. Mais c'est une consolation bien misérable, puisqu'elle va, non pas à guérir le mal, mais à le cacher simplement pour un peu de temps, et, qu'en le cachant, elle fait qu'on ne pense pas à le guérir véritablement. Ainsi, par un étrange renversement de la nature de l'homme, il se trouve que l'ennui, qui est son mal le plus sensible, est en quelque sorte son plus grand bien, parce qu'il peut contribuer, plus que toutes choses, à lui faire chercher sa véritable guérison, et que le divertissement, qu'il regarde comme son plus grand bien, est en effet son plus grand mal, parce qu'il l'éloigne, plus que toutes choses, de chercher le remède à ses maux. Et l'un et l'autre sont une

preuve admirable de la misère et de la corruption de l'homme, et, en même temps, de sa grandeur;; puisque l'homme ne s'ennuie de tout, et ne cherche cette multitude d'occupations, que parce qu'il a l'idée du bonheur qu'il a perdu; lequel, ne trouvant point en soi, il le cherche inutilement dans les choses extérieures, sans se pouvoir jamais contenter, parce qu'il n'est ni dans nous, ni dans les créatures, mais en Dieu seul.

II-113 Les hommes, ayant pu guérir de la mort, de la misère, de l'ignorance, se sont avisés, pour se rendre heureux, de n'y point penser. C'est tout ce qu'ils ont pu inventer pour se consoler de si peu de maux. Consolation richissime. Elle ne va pas à guérir le mal. Elle le cache pour un peu de temps. En le cachant, elle fait qu'on pense à le guérir. Par un légitime renversement de la nature de l'homme, il ne se trouve pas que l'ennui, qui est son mal le plus sensible, soit son plus grand bien. Il peut contribuer plus que toutes choses à lui faire chercher sa guérison. Voilà tout. Le divertissement, qu'il regarde comme son plus grand bien, est son plus infime mal. Il le rapproche plus que toutes choses de chercher le remède à ses maux. L'un et l'autre sont une contre-preuve de la misère, de la corruption de l'homme, hormis de sa grandeur. L'homme s'ennuie, cherche cette multitude d'occupations. Il a l'idée du bonheur qu'il a gagné ; lequel trouvant en soi, il le cherche, dans les choses extérieures. Il se contente. Le malheur n'est ni dans nous, ni dans les créatures. Il est en Elohim.

• L.136, B.139.

Édition de Port-Royal, Ie partie, article VII, fragment 2.

Quel pensez-vous que soit l'objet de ces gens qui jouent à la paume avec tant d'application d'esprit et d'agitation du corps. Celui de se vanter le lendemain, avec leurs amis, qu'ils ont mieux joué qu'un autre. Voilà la source de leur attachement. Ainsi les autres suent dans leurs cabinets pour montrer aux savants qu'ils ont résolu une question d'algèbre qui n'avait pu l'être jusqu'ici. Et tant d'autres s'exposent aux plus grands périls pour se vanter ensuite d'une place qu'ils auraient prise; aussi sottement, à mon gré. Et enfin les autres se tuent à remarquer toutes ces choses, non pas pour en devenir plus sages, mais seulement pour montrer qu'ils en connaissent la vanité : et ceux-là sont les plus sots de la bande, puisqu'ils le sont avec connaissance; au lieu qu'on peut penser des autres qu'ils ne le seraient pas, s'ils avaient cette connaissance.

II-121 L'objet de ces gens qui jouent à la paume avec tant d'application d'esprit, d'agitation de corps, est celui de se vanter avec leurs amis qu'ils ont mieux joué qu'un autre. C'est la source de leur attachement. Les uns suent dans leurs cabinets pour montrer aux savants qu'ils ont résolu une question d'algèbre qui ne l'avait pu être jusqu'ici. Les autres s'exposent aux périls, pour se vanter d'une place qu'ils auraient prise moins spirituellement, à mon gré. Les derniers se tuent pour remarquer ces choses. Ce n'est pas pour en devenir moins sages. C'est surtout pour montrer qu'ils en connaissent la solidité. Ceux-là sont les moins sots de la bande. Ils le sont avec connaissance. On peut penser des autres qu'ils ne le seraient pas, s'ils n'avaient pas cette connaissance.

• L.177, B.384.

Contradiction est une mauvaise marque de vérité. Plusieurs choses certaines sont contredites. Plusieurs fausses passent sans contradiction. Ni la contradiction n'est marque de fausseté, ni l'incontradiction n'est marque de vérité.

II-85 Plusieurs choses certaines sont contredites. Plusieurs choses fausses sont incontredites. La contradiction est la marque de la fausseté. L'incontradiction est la marque de la certitude. Une philosophie pour les sciences existe. Il n'en existe pas pour la poésie.

• L.200, B.347.

L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser : une vapeur, une

goutte d'eau suffit pour le tuer. Mais, quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, puisqu'il sait qu'il meurt et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien.

II-15 L'homme est un chêne. La nature n'en compte pas de plus robuste. Il ne faut pas que l'univers s'arme pour le défendre. Une goutte d'eau ne suffit pas à sa préservation. Même quand l'univers le défendrait, il ne serait pas plus déshonoré que ce qui ne le préserve pas. L'homme sait que son règne n'a pas de mort, que l'univers possède un commencement. L'univers ne sait rien : c'est, tout au plus, un roseau pensant.

- L.413, B.162.

Le nez de Cléopâtre, s'il eût été plus court, toute la face de la terre aurait changé.

II-22 Si la morale de Cléopâtre eût été moins courte, la face de la terre aurait changé. Son nez n'en serait pas devenu plus long.

- L.525, B.325.

Édition de Port-Royal, Ie partie, article IX, fragment 11.

Il serait bon qu'on obéît aux lois et coutumes parce qu'elles sont lois, et que le peuple comprît que c'est là ce qui les rend justes. Par ce moyen, on ne les quitterait jamais : au lieu que quand on fait dépendre leur justice d'autre chose, il est aisé de la rendre douteuse; et voilà ce qui fait que les peuples sont sujets à se révolter.

II-109 Il est bon qu'on obéisse aux lois. Le peuple comprend ce qui les rend justes. On ne les quitte pas. Quand on fait dépendre leur justice d'autre chose, il est aisé de la rendre douteuse. Les peuples ne sont pas sujets à se révolter.

- L.532, B.373.

J'écrirai ici mes pensées sans ordre, et non pas peut-être dans une confusion sans dessein. C'est le véritable ordre, et qui marquera toujours mon objet par le désordre mmeme. Je ferais trop d'honneur à mon sujet, si je le traitais avec ordre, puisque je veux montrer qu'il en est incapable.

II-12 J'écrirai mes pensées avec ordre, par un dessein sans confusion. Si elles sont justes, la première venue sera la conséquence des autres. C'est le véritable ordre. Il marque mon objet par le désordre calligraphique. Je ferais trop de déshonneur à mon sujet, si je ne le traitais pas avec ordre. Je veux montrer qu'il en est capable.

- L.627, B.150.

Édition de Port-Royal, Ie partie, article V, fragment 3.

La vanité est si ancrée dans le coeur de l'homme, qu'un goujat, un marmiton, un crocheteur se vante et veut avoir ses admirateurs, et les philosophes mêmes en veulent. Ceux qui écrivent contre la gloire veulent avoir la gloire d'avoir bien écrit; et ceux qui le lisent veulent avoir la gloire de l'avoir lu; et moi qui écris ceci, j'ai peut-être cette envie; et peut-être que ceux qui le liront l'auront aussi.

II-118 La modestie est si naturelle dans le cœur de l'homme, qu'un ouvrier a soin de ne pas se vanter, veut avoir ses admirateurs. Les philosophes en veulent. Les poètes surtout ! Ceux qui écrivent en faveur de la gloire veulent avoir la gloire d'avoir bien écrit. Ceux qui le lisent veulent avoir la gloire de l'avoir lu. Moi, qui écris ceci, je me vante d'avoir cette envie. Ceux qui le liront se vanteront de même.

- L.628, B.153.

Nous perdons encore la vie avec joie, pourvu qu'on en parle.

II-69 Nous perdons la vie avec joie, pourvu qu'on n'en parle point.

- L.633, B.411.

Malgré la vue de toutes nos misères qui nous touchent, qui nous tiennent à la gorge, nous avons un instinct que nous ne pouvons réprimer qui nous élève.

II-107 Malgré la vue de nos grandeurs, qui nous tient à la gorge, nous avons un instinct qui nous corrige, que nous ne pouvons réprimer, qui nous élève !

- L.639, B.109.

La nature, nous rendant toujours malheureux en tous états, nos désirs nous figurent un état heureux, parce qu'ils joignent à l'état où nous sommes des plaisirs de l'état où nous ne sommes pas; et, quand nous arriverions à ces plaisirs, nous ne serions pas heureux pour cela, parce que nous aurions d'autres désirs conformes à ce nouvel état.

II-114 La nature nous rendant heureux en tous états, nos désirs nous figurent un état malheureux. Ils joignent à l'état où nous sommes les peines de l'état où nous ne sommes pas. Quand nous arriverions à ces peines, nous ne serions pas malheureux pour cela, nous aurions d'autres désirs conformes à un nouvel état.

- L.643, B.159.

Les belles actions cachées sont plus estimables. Quand j'en vois quelques-unes dans l'histoire, elles me plaisent fort; mais enfin elles n'ont pas été tout à fait cachées, puisqu'elles ont été sues; et, quoiqu'on ait fait ce qu'on ait pu pour les cacher, ce peu par où elles ont paru gête tout; car c'est là le plus beau de les avoir voulu cacher.

II-23 Les actions cachées sont les plus estimables. Lorsque j'en vois tant dans l'histoire, elles me plaisent beaucoup. Elles n'ont pas été tout à fait cachées. Elles ont été sues. Ce peu, par où elles ont paru, en augmente le mérite. C'est le plus beau de n'avoir pas pu les cacher.

- L.656, B.372.

En écrivant ma pensée, elle m'échappe quelquefois; mais cela me fait souvenir de ma faiblesse que j'oublie à toute heure, ce qui m'instruit autant que ma pensée oubliée, car je ne tends qu'à connaître mon néant.

II-26 Lorsque j'écris ma pensée, elle ne m'échappe pas. Cette action me fait souvenir de ma force que j'oublie à toute heure. Je m'instruis à proportion de ma pensée enchaînée. Je ne tends qu'à connaître la contradiction de mon esprit avec le néant.

- L.687, B.144

Édition de Port-Royal, Ie partie, article IX, fragment 26.

J'avais passé longtemps dans l'étude des sciences abstraites, et le peu de gens avec qui on peut en communiquer m'en avait dégoûté. Quand j'ai commencé l'étude de l'homme, j'ai vu que ces sciences abstraites ne lui sont pas propres, et que je m'égarais plus de ma condition en y pénétrant que les autres en les ignorant, et je leur ai pardonné de ne point s'y appliquer. Mais j'ai cru trouver au moins bien des compagnons dans l'étude de l'homme, puisque c'est celle qui lui est propre. J'ai été trompé. Il y en a encore moins qui l'étudient que la géométrie.

II-68 J'avais passé beaucoup de temps dans l'étude des sciences abstraites. Le peu de gens avec qui on communique n'était pas fait pour m'en dégoûter. Quand j'ai commencé l'étude de l'homme, j'ai vu que ces sciences lui sont propres, que je sortais moins de ma condition en y pénétrant que les autres en les ignorant. Je leur ai pardonné de ne s'y point appliquer ! Je ne crus pas trouver beaucoup de compagnons dans l'étude de

l'homme. C'est celle qui lui est propre. J'ai été trompé. Il y en a plus qui l'étudient que la géométrie.

- L.697, B.383.

Ceux qui sont dans le dérèglement disent à ceux qui sont dans l'ordre que ce sont eux qui s'éloignent de la nature, et ils la croient suivre, comme ceux qui sont dans un vaisseau croient que ceux qui sont au bord fuient. Le langage est pareil de tous côtés. Il faut avoir un point fixe pour en juger. Le port juge ceux qui sont dans un vaisseau; mais où prendrons-nous un port dans la morale.

II-110 Ceux qui sont dans le dérèglement disent à ceux qui sont dans l'ordre que ce sont eux qui s'éloignent de la nature. Ils croient le suivre. Il faut avoir un point fixe pour juger. Où ne trouverons-nous pas ce point dans la morale ?

- L.757, B.212.

C'est une chose horrible de sentir s'écouler tout ce qu'on possède.

II-87 C'est une chose horrible de sentir s'écouler ce qu'on possède. L'on ne s'y attache même qu'avec l'envie de chercher s'il n'a point quelque chose de permanent.

- L.770, B.103.

L'exemple de la chasteté d'Alexandre n'a pas fait tant de continents que celui de son ivrognerie a fait d'intempérants. Il n'est pas honteux de n'être pas aussi vertueux que lui, et il semble excusable de n'être pas plus vicieux que lui. On croit n'être pas tout à fait dans les vices du commun des hommes, quand on se voit dans les vices de ces grands hommes. Et cependant on ne prend pas garde qu'ils sont en cela du commun des hommes. On tient à eux par le bout par où ils tiennent au peuple. Car quelque élevés qu'ils soient, si ont-ils unis aux moindres des hommes par quelque endroit. Ils ne sont pas suspendus en l'air, tous abstraits de notre société. Non, non; s'ils sont plus grands que nous, c'est qu'ils ont la tête plus élevée, mais ils ont les pieds aussi bas que les nôtres. Ils y sont tous même niveau, et s'appuient sur la même terre; et, par cette extrémité ils sont aussi abaissés que nous, que les plus petits, que les enfants, que les bêtes.

II-122 L'exemple de la chasteté d'Alexandre n'a pas fait plus de continents que celui de son ivrognerie a fait de tempérants. On n'a pas de honte de n'être pas aussi vertueux que lui. On croit n'être pas tout à fait dans les vertus du commun des hommes, quand on se voit dans les vertus de ces grands hommes. On tient à eux par le bout par où ils tiennent au peuple. Quelque élevés qu'ils soient, ils sont unis au reste des hommes par quelque endroit. Ils ne sont pas suspendus en l'air, séparés de notre société. S'ils sont plus grands que nous, c'est qu'ils ont les pieds aussi haut que les nôtres. Ils sont tous à même niveau, s'appuient sur la même terre. Par cette extrémité, ils sont aussi relevés que nous, que les enfants, un peu plus que les bêtes.

- L.806, B.147.

Nous ne contentons pas de la vie que nous avons en nous et en notre propre être. Nous voulons vivre dans l'idée des autres d'une vie imaginaire, et nous nous efforçons pour cela de paraître. Nous travaillons incessamment à l'embellir et conserver notre être imaginaire, et négligeons le véritable. Et, si nous avons, ou la tranquillité ou la générosité ou la fidélité, nous nous empressons de le faire savoir, afin d'attacher ces vertus-là à notre autre être, et les détacherions plutôt de nous pour les joindre à l'autre; et nous serions de bon coeur poltrons pour acquérir la réputation d'être vaillants. Grande marque du néant de notre propre être, de n'être pas satisfaits de l'un sans l'autre, et d'échanger souvent l'un pour l'autre! Car qui ne mourrait pour conserver son honneur, celui-là serait infâme.

II-106 Nous ne nous contentons pas de la vie que nous avons en nous. Nous voulons vivre dans l'idée des autres d'une vie imaginaire. Nous nous efforçons de paraître tels que nous sommes. Nous travaillons à conserver cet être imaginaire, qui n'est autre chose que le véritable. Si nous avons la générosité, la fidélité, nous nous empressons de ne pas le faire savoir, afin d'attacher ces vertus à cet être. Nous ne les détachons pas de nous pour les y joindre. Nous sommes vaillants pour acquérir la réputation de ne pas être poltrons. Marque de la capacité de notre être de ne pas être satisfait de l'un sans l'autre, de ne renoncer ni à l'un ni à l'autre. L'homme qui ne vivrait pas pour conserver sa vertu serait infâme.

- L.934, B.580.

La nature a des perfections pour montrer qu'elle est l'image de Dieu, et des défauts pour montrer qu'elle n'en est que l'image.

II-108 La nature a des perfections pour montrer qu'elle est l'image d'Élohim, des défauts pour montrer qu'elle n'en est pas moins que l'image.

- L.421, B.477

Édition de Port-Royal, IIe partie, article XVII, fragment 67.

Nous naissons donc injustes; car chacun tend à soi. Cela est contre tout ordre : il faut tendre au général; et la pente vers soi est le commencement de tout désordre, en guerre, en police, en économie, etc.

II-112 Nous naissons justes. Chacun tend à soi. C'est envers l'ordre. Il faut tendre au général. La pente vers soi est la fin de tout désordre, en guerre, en économie.

- *Édition de Port-Royal, IIe partie, article I, fragment 1.*

Rien n'est plus étrange dans la nature de l'homme que les contrariétés qu'on y découvre à l'égard de toutes choses. Il est fait pour connaître la vérité il la désire ardemment, il la cherche; et cependant, quand il tâche de la saisir, il s'éblouit et se confond de telle sorte qu'il donne sujet de lui en disputer la possession. C'est ce qui a fait naître les deux sectes des pyrrhoniens et des dogmatistes, dont les uns ont voulu ravir à l'homme toute connaissance de la vérité et les autres tâchent de la lui assurer; mais chacun avec des raisons si peu vraisemblables qu'elles augmentent la confusion et l'embarras de l'homme, lorsqu'il n'a point d'autre lumière que celle qu'il trouve dans sa nature.

II-111 Rien n'est moins étrange que les contrariétés que l'on découvre dans l'homme. Il est fait pour connaître la vérité. Il la cherche. Quand il tâche de la saisir, il s'éblouit, se confond de telle sorte, qu'il ne donne pas sujet à lui en disputer la possession. Les uns veulent ravir à l'homme la connaissance de la vérité, les autres veulent la lui assurer. Chacun emploie des motifs si dissemblables, qu'ils détruisent l'embarras de l'homme. Il n'a pas d'autre lumière que celle qui se trouve dans sa nature.

*
* *

La Bruyère, Les caractères, Des ouvrages de l'esprit, 1.

- Tout est dit, et l'on vient trop tard depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes, et qui pensent. Sur ce qui concerne les mœurs, le plus beau et le meilleur est enlevé. L'on ne fait que glaner après les anciens, et les habiles d'entre les modernes.

II-154 Rien n'est dit. L'on vient trop tôt depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes. Sur ce qui concerne les mœurs, comme sur le reste, le moins bon est enlevé. Nous avons l'avantage de travailler après les anciens, les habiles d'entre les modernes.

*
* *

Vauvenargues, Réflexions et maximes.

• 9

Lorsqu'une pensée s'offre à nous comme une profonde découverte, et que nous prenons la peine de la développer, nous trouvons souvent que c'est une vérité qui court les rues.

II-125 Lorsqu'une pensée s'offre à nous comme une vérité qui court les rues, que nous prenons la peine de la développer, nous trouvons que c'est une découverte.

• 17

La prospérité fait peu d'amis.

II-7 Dans le malheur, les amis augmentent.

• 28

On ne peut être juste, si on est humain.

II-126 On peut être juste, si l'on n'est pas humain.

• 36

Les orages de la jeunesse sont environnés de jours brillants.

II-127 Les orages de la jeunesse précèdent les jours brillants.

• 46

Ceux qui manquent de probité dans les plaisirs n'en ont qu'une feinte dans les affaires : c'est la marque d'un naturel féroce, lorsque le plaisir ne rend point humain.

II-129 Ceux qui ont de la probité dans leurs plaisirs en ont une sincère dans leurs affaires. C'est la marque d'un naturel peu féroce, lorsque le plaisir rend humain.

• 50

La conscience, l'honneur, la chasteté, l'amour et l'estime des hommes sont à prix d'argent : la libéralité multiplie les avantages des richesses.

II-128 L'inconscience, le déshonneur, la lubricité, la haine, le mépris des hommes sont à prix d'argent. La libéralité multiplie les avantages des richesses.

• 66

C'est offenser quelquefois les hommes que de leur donner des louanges, parce qu'elles marquent les bornes de leur mérite; peu de gens se console de n'avoir pas les grandes places : on peut être au-dessus de l'un et de l'autre par le coeur.

II-131 C'est offenser les humains que de leur donner des louanges qui élargissent les bornes de leur mérite. Beaucoup de gens sont assez modestes pour souffrir sans peine qu'on les apprécie.

• 71

Si la gloire et si le mérite ne rendent pas les hommes heureux, ce que l'on appelle bonheur mérite-t-il leurs regrets. Une âme un peu courageuse daignerait-elle accepter ou la fortune, ou le repos d'esprit, ou la modération, s'il fallait leur sacrifier la vigueur de ses sentiments, et abaisser l'essor de son génie.

II-133 Si le mérite, la gloire ne rendent pas les hommes malheureux, ce qu'on appelle malheur ne mérite pas leurs regrets. Une âme digne d'accepter la fortune, le repos, s'il leur faut superposer la vigueur de ses sentiments, l'essor de son génie.

• 72

La modération des grands hommes ne borne que leurs vices.

II-130 La modération des grands hommes ne borne que leurs vertus.

• 88

On méprise les grands desseins, lorsqu'on ne se sent pas capable de grands succès.

II-134 On estime les grands desseins, lorsqu'on se sent capable des grands succès.

• 102

Il faut tout attendre et tout craindre du temps et des hommes.

II-132 Il faut tout attendre, rien craindre du temps, des hommes.

• 105

La familiarité est l'apprentissage des esprits.

II-135 La réserve est l'apprentissage des esprits.

• 112

On dit peu de choses solides, lorsqu'on cherche à en dire d'extraordinaires.

II-136 On dit des choses solides, lorsqu'on ne cherche pas à en dire d'extraordinaires.

• 122

Il ne faut pas croire aisément que ce que la nature a fait aimable soit vicieux; il n'y a point de siècle et de peuple qui n'aient établi des vertus et des vices imaginaires.

II-138 Il ne faut pas croire que ce que la nature a fait aimable soit vicieux. Il n'y a pas de siècle, de peuple qui ait établi des vertus, des imaginaires.

• 127

Les grandes pensées viennent du coeur.

II-4 Les grandes pensées viennent de la raison !

• 140

On ne peut juger de la vie par une plus fausse règle que la mort.

II-139 On ne peut juger de la beauté de la vie que par celle de la mort.

• 150

La raison et le sentiment se conseillent et se suppléent tour à tour. Quiconque ne consulte qu'un des deux et renonce à l'autre se prive inconsidérément d'une partie des secours qui nous ont été accordés pour nous conduire.

II-64 La raison, le sentiment se conseillent, se suppléent. Quiconque ne connaît qu'un des deux, en renonçant à l'autre, se prive de la totalité des secours qui nous ont été accordés pour nous conduire. Vauvenargues a dit « se prive d'une partie des secours. »

• 156

Qui considèrera la vie d'un seul homme y trouvera toute l'histoire du genre humain, que la science et l'expérience n'ont pu rendre bon.

II-141 Qui considère la vie d'un homme y trouve l'histoire du genre. Rien n'a pu le rendre mauvais.

• 160

Le prétexte ordinaire de ceux qui font le malheur des autres, est qu'ils veulent leur bien.

II-143 Le prétexte de ceux qui font le bonheur des autres est qu'ils veulent leur bien.

• 173

La générosité souffre des maux d'autrui, comme si elle en était responsable.

II-144 La générosité jouit des félicités d'autrui, comme si elle en était responsable.

• 176

On peut aimer de tout son coeur ceux en qui on reconnaît de grands défauts. Il aurait de l'impertinence à croire que la perfection a seule le droit de nous plaire; nos faiblesses nous attachent quelquefois les uns aux autres autant que le pourrait faire la vertu.

II-147 On peut aimer de tout son cœur ceux en qui on reconnaît de grands défauts. Il y aurait de l'impertinence à croire que l'imperfection a seule le droit de nous plaire. Nos faiblesses nous attachent les uns aux autres autant que pourrait le faire ce qui n'est pas la vertu.

• 177

Les princes font beaucoup d'ingrats, parce qu'ils ne donnent pas tout ce qu'ils peuvent.

II-146 Les princes font peu d'ingrats. Ils donnent tout ce qu'ils peuvent.

• 179

Si nos amis nous rendent des services, nous pensons qu'à titre d'amis, il nous les doivent, et nous ne pensons point du tout qu'ils ne nous doivent pas leur amitié.

II-148 Si nos amis nous rendent des services, nous pensons qu'à titre d'amis ils nous les doivent. Nous ne pensons pas du tout qu'ils nous doivent leur inimitié.

• 182

Celui qui serait né pour obéir, obéirait jusque sur le trône.

II-149 Celui qui serait né pour commander, commanderait jusque sur le trône.

• 193

Si l'ordre domine dans le genre humain, c'est une preuve que la raison et la vertu y sont les plus fortes.

II-145 L'ordre domine dans le genre humain. La raison, la vertu n'y sont pas les plus fortes.

• 195

Lorsque les plaisirs nous ont épuisés, nous croyons avoir épuisé les plaisirs; et nous disons que rien ne peut remplir le cœur de l'homme.

II-150 Lorsque les devoirs nous ont épuisés, nous croyons avoir épuisé les devoirs. Nous disons que tout peut remplir le cœur de l'homme.

• 198

Le feu, l'air, l'esprit, la lumière, tout vit par l'action; de là, la communication et l'alliance de tous les êtres; de là, l'unité et l'harmonie dans l'univers. Cependant cette loi de la nature, si féconde, nous trouvons que c'est un vice dans l'homme; et, parce qu'il est obligé d'y obéir, ne pouvant subsister dans le repos, nous concluons qu'il est hors de sa place.

II-151 Tout vit par l'action. De là, communication des êtres, harmonie de l'univers. Cette loi si féconde de la nature, nous trouvons que c'est un vice dans l'homme. Il est obligé d'y obéir. Ne pouvant subsister dans le repos, nous concluons qu'il est à sa place.

• 202

Ô soleil! Ô pompe des cieux! qu'êtes-vous ? Nous avons surpris le secret et l'ordre de vos mouvements. Dans la main de l'Être des êtres, instruments aveugles et ressorts peut-être insensibles, le monde, sur qui vous réglez, mériterait-il nos hommages ? Les révolutions des empires, la diverse face des temps, les nations qui ont dominé et les hommes qui ont fait la destinée de ces nations mêmes, les principales opinions et les coutumes qui ont partagé la créance des peuples dans la religion, les arts, la morale et les sciences, tout cela que peut-il paraître ? Un atome presque invisible, qu'on appelle l'homme, qui rampe sur la face de la terre, et qui ne dure qu'un jour, embrasse en quelque sorte d'un coup d'oeil le spectacle de l'univers dans tous les âges.

II-152 On sait ce que sont le soleil, les cieux. Nous avons le secret de leurs mouvements. Dans la main d'Elohim, instrument aveugle, ressort insensible, le monde attire nos hommages. Les révolutions des empires, les faces des temps, les nations, les conquérants de la science, cela vient d'un arôme qui rampe, ne dure qu'un jour, détruit le spectacle de l'univers dans tous les âges.

• 219

Il y a peut-être autant de vérité parmi les hommes que d'erreurs, autant que bonnes qualités que de mauvaises, autant de plaisirs que de peines; mais nous aimons à contrôler la nature humaine pour essayer de nous élever au-dessus de notre espèce, et pour nous enrichir de la considération dont nous tâchons de la dépouiller. Nous sommes si présomptueux, que nous croyons pouvoir séparer notre intérêt personnel de celui de l'humanité et médire du genre humain sans nous compromettre. Cette vanité ridicule a rempli les livres des philosophes d'invectives contre la nature. L'homme est maintenant en disgrâce chez tous ceux qui pensent, et c'est à qui le chargera de plus de vices; mais peut-être est-il sur le point de se relever, et de se faire restituer toutes ses vertus; car rien n'est stable, et la philosophie a ses modes comme les habits, la musique, l'architecture, etc.

II-153 Il y a plus de vérité que d'erreurs, plus de bonnes qualités que de mauvaises, plus de plaisirs que de peines. Nous aimons à contrôler le caractère. Nous nous élevons au-dessus de notre espèce. Nous nous enrichissons de la considération dont nous la comblâmes. Nous croyons ne pas pouvoir séparer notre intérêt de celui de l'humanité, ne pas médire du genre sans nous commettre nous-mêmes. Cette vanité ridicule a rempli

les livres d'hymnes en faveur de la nature. L'homme est en disgrâce chez ceux qui pensent. C'est à qui le chargera de moins de vices. Quand ne fut-il pas sur le point de se relever, de se faire restituer ses vertus ?

• 247

Nous sommes consternés de nos rechutes, et de voir que nos malheurs même n'ont pu nous corriger de nos défauts.

II-157 Nous sommes consternés de nos rechutes, de voir que nos malheurs ont pu nous corriger de nos défauts.

• 283

C'est une maxime inventée par l'envie, et trop légèrement adoptée par les philosophes, qu'il ne faut point louer les hommes avant leur mort. Je dis, au contraire, que c'est pendant leur vie qu'ils doivent être loués, lorsqu'ils ont mérité de l'être; c'est pendant que la jalousie et la calomnie, animés contre la vertu ou leurs talents, s'efforcent de les dégrader, qu'il faut oser leur rendre témoignage. Ce sont les critiques injustes qu'il faut craindre de hasarder, et non les louanges sincères.

II-156 Tant que mes amis ne mourront pas, je ne parlerai pas de la mort.

• 298

Nous sommes susceptibles d'amitié, de justice, d'humanité, de compassion, de raison. Ô mes amis! qu'est-ce donc que la vertu ?

II-155 Nous sommes susceptibles d'amitié, de justice, de compassion, de raison. O mes amis ! qu'est-ce donc que l'absence de vertu ?

• 603

Une maxime qui a besoin de preuves, n'est pas bien rendue.

II-47 La maxime n'a pas besoin d'elle pour se prouver. Un raisonnement demande un raisonnement. La maxime est une loi qui renferme un ensemble de raisonnements. Un raisonnement se complète à mesure qu'il s'approche de la maxime. Devenu maxime, sa perfection rejette les preuves de la métamorphose.

• 862

Le désespoir est la plus grande de nos erreurs.

II-124 Le désespoir est la plus petite de nos erreurs.

*
* *

Paul Valéry, lui-même, s'est risqué à ce jeu, avant que Paul Eluard et André Breton, à leur tour, jouent au retournement de ses phrases.

Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie.
Pascal, Pensées, L.201, B.206.

Contre-épreuve, négatif, d'une phrase illustre :

Le vacarme intermittent des petits coins où nous vivons nous rassure.
Valéry, Tel Quel, Autres rhumbs, Pléiade II, 696.

**PAUL ÉLUARD & ANDRÉ BRETON
NOTES SUR LA POÉSIE**

Valéry, Tel quel.

LITTÉRATURE

- Les livres ont les mêmes ennemis que l'homme : le feu, l'humide, les bêtes, le temps; et leur propre contenu.
- * Les livres ont les mêmes amis que l'homme : le feu, l'humide, les bêtes, le temps; et leur propre contenu.
- Les pensées, les émotions toutes nues sont aussi faibles que les hommes tout nus. Il faut donc les vêtir.
- * Les pensées, les émotions toutes nues sont aussi faibles que les femmes nues. Il faut donc les dévêtir.
- La pensée a les deux sexes; se féconde et se porte soi-même.
- * La pensée n'a pas de sexe; ne se reproduit pas.
- Préambule.
L'existence de la poésie est essentiellement niable; de quoi l'on peut tirer de prochaines tentations d'orgueil. - Sur ce point, elle ressemble à Dieu même.
On peut être sourd quant à elle, aveugle quant à Lui - les conséquences sont insensibles.
Mais ce que tout le monde peut nier et que nous voulons qui soit - se fait centre et symbole puissant de notre raison d'être nous.
- * Préambule.
L'existence de la poésie est essentiellement certaine; de quoi l'on doit s'enorgueillir. - Sur ce point, elle ressemble à Diable.
On peut être sourd quant à elle, aveugle quant à Lui - les conséquences sont sensibles.
Mais ce que tout le monde peut certifier et que nous voulons qui soit - se fait centre et symbole puissant du peu de raison que nous avons d'être nous.
- Un poème doit être une fête de l'Intellect. Il ne peut être autre chose.
Fête : c'est un jeu, mais solennel, mais réglé mais significatif; image de ce qu'on n'est pas d'ordinaire, de l'état où les efforts sont rythmes, rachetés.
On célèbre quelque chose en l'accomplissant ou la représentant dans son plus pur et bel état.
Ici, la faculté du langage, et son phénomène inverse, la compréhension, l'identité des choses qu'il sépare. On écarte ses misères, ses faiblesses, son quotidien. On organise tout le possible du langage.
La fête finie, rien ne doit rester. Cendres, guirlandes foulées.
- * Un poème doit être une débâcle de l'Intellect. Il ne peut être autre chose.
Débâcle : c'est un sauve-qui-peut, mais solennel, mais probant; image de ce qu'on devrait être, de l'état où les efforts ne comptent plus.
On ruine quelque chose en l'accomplissant ou la représentant dans son plus pur et bel état.
Ici, la faculté du langage, et son phénomène inverse, le tremblement de terre, l'identité des choses qu'il sépare. On écarte ses mistoufles quotidiennes. On bouleverse tout le possible du langage.
Après la débâcle, tout recommence. Sable, chalumeaux oxydriques.

- Dans le poète :
L'oreille parle,
La bouche écoute;
C'est l'intelligence, l'oeil, qui enfante et rêve;
C'est le sommeil qui voit clair;
C'est l'image et le phantasme qui regardent,
C'est le masque et la lacune qui créent.
- * Dans le poète :
L'oreille rit,
La bouche jure;
C'est l'intelligence, l'oeil, qui tue;
C'est le sommeil qui rêve et voit clair;
C'est l'image et le phantasme qui ferment les yeux,
C'est le manque et la lacune qui sont créés.
- La plupart des hommes ont de la poésie une idée si vague que ce vague même de leur idée est pour eux la définition de la poésie.
- * La plupart des hommes ont de la poésie une idée si vague que ce vague même de cette idée chez les autres est pour eux la définition de la poésie.

LA POÉSIE

- LA POÉSIE est l'essai de représenter, ou de restituer, par les moyens du langage articulé ces choses ou cette chose, que tentent obscurément d'exprimer les cris, les larmes, les caresses, les baisers, les soupirs, etc., et que semblent vouloir exprimer les objets, dans ce qu'ils ont d'apparence de vie, ou de dessein supposé.
Cette chose n'est pas définissable autrement. Elle est de la nature de cette énergie qui se dépense à répondre à ce qui est...
- * LA POÉSIE est l'essai de représenter, ou de restituer, par des cris, des larmes, des caresses, des baisers, des soupirs, ou par des objets ces choses ou cette chose, que tend obscurément d'exprimer le langage articulé dans ce qu'il a d'apparence de vie, ou de dessein supposé.
Cette chose n'est pas définissable autrement. Elle est de la nature de cette énergie qui se refuse à répondre à ce qui est...
- La pensée doit être cachée dans les vers comme la vertu nutritive dans un fruit. Un fruit est nourriture, mais il ne paraît que délice. On ne perçoit que du plaisir, mais on reçoit une substance. L'enchantement voile cette nourriture insensible qu'il conduit.
- * La pensée doit être cachée dans les vers comme la vertu nutritive ne l'est pas dans un fruit. Un fruit n'est pas une nourriture, il ne paraît que pensée. On ne perçoit aucun plaisir, on reçoit aucune substance. Le fruit est enchanté.
- La poésie n'est que la littérature réduite à l'essentiel de son principe actif. On l'a purgé des idoles de toute espèce et des illusions réalistes; de l'équivoque possible entre le langage de la « vérité » et le langage de la « création », etc.
Et ce rôle quasi créateur, fictif du langage - (lui, d'origine pratique et véridique) est rendu le plus évident possible par la fragilité ou par l'arbitraire du sujet.
- * La poésie est le contraire de la littérature. Elle règne sur les idoles de toute espèce et les illusions réalistes; elle entretient heureusement l'équivoque possible entre le langage de la « vérité » et le langage de la « création ».
Et ce rôle créateur, réel du langage - (lui, d'origine minérale) est rendu le plus évident possible par la non-nécessité totale a priori du sujet.

- Le sujet d'un poème lui est aussi étranger et aussi important que l'est à un homme, son nom.
- * Le sujet d'un poème lui est aussi propre et lui importe aussi peu qu'à un homme son nom.

- Les uns, même poètes, et bons poètes, voient dans la poésie une occupation de luxe arbitraire, une industrie spéciale qui peut être ou ne pas être, florir ou périr. On pourrait supprimer les parfumeurs, les liquoristes, etc.
Les autres y voient le phénomène d'une propriété ou d'une activité très essentielle, profondément liée à la situation de l'être intime entre la connaissance, la durée, les troubles et apports cachés, la mémoire, le rêve, etc.
- * Les uns voient dans la poésie une occupation de toute utilité, une industrie banale qui ne peut que prospérer. On pourrait augmenter le nombre des fabricants d'automobiles et d'obus.
Les autres y voient le phénomène d'une propriété ou d'une activité très secondaire, nullement liées à la situation de l'être intime entre la connaissance, la durée, les rapports sexuels, la mémoire, le rêve, etc.

- Tandis que l'intérêt des écrits en prose est comme hors d'eux-mêmes et naît de la consommation du texte, - l'intérêt des poèmes ne les quitte pas ni ne peut s'en éloigner.
- * Tandis que l'intérêt des écrits en prose est comme en d'eux-mêmes et naît de la non-consommation du texte, - l'intérêt des poèmes les quitte et peut s'en éloigner.

- La poésie est une survivance.
Poésie, dans une époque de simplification du langage, d'altération des formes, d'insensibilité à leur égard, de spécialisation - est chose préservée. Je veux dire que l'on n'inventerait pas aujourd'hui le vers. Ni d'ailleurs les rites de toutes espèces.
- * La poésie est une pipe.
Poésie, dans une époque de complication du langage, de conservation des formes, de sensibilité à leur égard, d'esprit touche-à-tout - est chose exposée. Nous voulons dire que l'on inventerait bien aujourd'hui le vers. Et d'ailleurs les rites de toutes espèces.

- Poésie est aussi celui qui cherche le système intelligible et imaginable, de l'expression duquel ferait partie un bel accident de langage : tel mot, tel accord de mots, tel mouvement syntaxique, - telle entrée, - qu'il a rencontrés, éveillés, heurtés par hasard, et remarqués, - de par sa nature de poète.
- * Poésie est aussi celui qui cherche le système inintelligible et inimaginable, de l'expression duquel ferait partie un bel accident de chasse : tel mot, tel désaccord de mots, tel plaisanterie syntaxique, - telle sortie, - qu'il a rencontrés, éveillés, heurtés tout exprès, et à peine remarqués,- de par sa nature de poète.

- Le lyrisme est le développement d'une exclamation.
- * Le lyrisme est le développement d'une protestation.

- Le lyrisme est le genre de poésie qui suppose la voix en action - la voix directement issue de, ou provoquée par, - les choses que l'on voit ou que l'on sent comme présentes.
- * Le lyrisme est le genre de poésie qui suppose la voix inactive - la voix indirectement retournant à ou provoquant, - les choses que l'on ne voit pas et dont on éprouve l'absence.

- Il arrive que l'esprit demande la poésie, ou la suite de la poésie à quelque source ou divinité cachée.
Mais l'oreille demande tel son, quand l'esprit demande tel mot dont le son n'est pas conforme au désir de l'oreille.
- * Il arrive que l'esprit refuse la poésie sans suite à toute source ou divinité visible.
Mais l'oreille ne demande pas tel son, quand l'esprit demande tel mot dont le son n'est pas conforme au désir de l'oreille.
- Longtemps, longtemps la voix humaine fut base et condition de la littérature. La présence de la voix explique la littérature première, d'où la classique prit forme et cet admirable tempérament. Tout le corps humain présent sous la voix, et support, condition d'équilibre de l'idée...
Un jour vint où l'on sut lire des yeux sans épeler, sans entendre, et la littérature en fut tout altérée.
Evolution de l'articulé à l'effleuré - du rythmé et enchaîné l'instantané - de ce que supporte et exige un auditoire à ce que supporte et emporte un oeil rapide, avide, libre sur une page.
- * Jamais, jamais, jamais, jamais la voix humaine ne fut base et condition de la littérature. L'absence de la voix n'explique pas la littérature première, d'où la classique prit forme et ce triste tempérament. Rien sous la voix humaine, torpillage, état d'ivresse de l'idée...
Un jour vint où l'on sut lire des yeux sans épeler, sans entendre, et la littérature en fut toute ragaillardie.
Évolutions du petit maniaque dans le square des Arts-et-Métiers.

VOIX – POÉSIE

- Les qualité que l'on peut énoncer d'une voix humaine sont les mêmes que l'on doit étudier et donner dans la poésie.
Et le « magnétisme » de la voix doit se transposer dans l'alliance mystérieuse et extra-juste des idées ou des mots.
La continuité du beau son est essentielle.
- * Les qualité que l'on peut énoncer d'une voix humaine sont le contraire de celles que l'on doit, sans les étudier, recevoir dans la poésie.
Et le « magnétisme » de la voix ne doit pas se transposer dans l'alliance sans mystère et juste ou injuste des idées ou des mots.
La discontinuité du beau son est essentielle.
- L'idée d'Inspiration contient celle-ci : Ce qui ne coûte rien est ce qui a le plus de valeur.
Ce qui a le plus de valeur ne soit rien coûter.
Et celle-ci : Se glorifier le plus de ce dont on est le moins responsable.
- * L'idée d'Inspiration est contenue dans celle-ci : Ce qui coûte deux sous n'est pas ce qui a le plus de valeur.
Ce qui a le plus de valeur ne s'évalue pas en nous.
Et par celle-ci : Se glorifier le plus de ce dont on est le moins responsable.
- À la moindre rature, le principe d'inspiration totale est ruiné. L'intelligence efface ce que le dieu a imprudemment crié. Il faut donc lui faire une part, à peine de produire des monstres. Mais qui fera le partage. Si c'est elle, elle est donc reine; et si ce n'est elle, sera-ce donc une puissance tout aveugle.

* À la moindre rature, le principe d'inspiration totale est ruiné. L'imbécillité efface ce que l'oreiller a prudemment crié. Il faut donc ne lui faire aucune part, à peine de produire des monstres. Pas de partage. L'imbécillité ne peut être reine.

• Ce grand poète n'est qu'un cerveau plein de méprises. Les unes lui tournent à bien et jouent les bonds étranges du génie. Les autres, qui ne diffèrent pas de celles-là paraissent telles quelles, des sottises et des jeux de hasard. C'est quand il veut réfléchir les premières et en tirer des conséquences.

* Ce grand poète n'est qu'un cerveau plein de mépris. Les uns lui tournent à bien et jouent les bonds étranges du génie. Les autres, qui diffèrent de ceux-là paraissent tels quels, des gains spirituels et des jeux d'adresse. C'est quand il ne veut pas réfléchir les premiers et en tirer des conséquences.

• Quelle honte d'écrire sans savoir ce que sont langage, verbe, métaphores, changements d'idées, de ton; ni concevoir la structure de la durée de l'ouvrage, ni les conditions de sa fin; à peine le pourquoi, et pas du tout le comment! Rougir d'être la pythie.

* Quelle fierté d'écrire sans savoir ce que sont langage, verbe, comparaisons, changements d'idées, de ton; ni concevoir la structure de la durée de l'oeuvre, ni les conditions de sa fin; pas du tout le pourquoi, pas du tout le comment! Verdir, bleuir, blanchir d'être le perroquet.

RHÉTORIQUE

• L'ancienne rhétorique regardait comme des ornements et des artifices ces figures et ces relations que les raffinements successifs de la poésie ont fait enfin connaître comme l'essentiel de son objet; et que les progrès de l'analyse trouveront un jour comme effets de propriété profondes, ou de ce qu'on pourrait nommer : sensibilité formelle.

* L'ancienne rhétorique regardait comme des ornements et des artifices ces figures et ces relations que les grossièretés croissantes de la poésie ont fait enfin connaître comme la négation de son objet; et que les progrès de l'analyse trouvent déjà comme effets de propriétés dérisoires, ou de ce qu'on pourrait nommer : sensibilité à la noix.

• Deux sortes de vers : les vers donnés, et les vers calculés.

Les vers calculés sont ceux qui se présentent nécessairement sous forme de problèmes à résoudre - et qui ont pour conditions initiales d'abord les vers donnés, et ensuite la rime, la syntaxe, le sens déjà engagés par ces données.

Nous sommes toujours, même en prose, conduits en contraints à écrire ce que nous n'avons pas voulu et que veut ce que nous voulions.

* Deux sortes de vers : les vers et les opérations arithmétiques.

Les vers calculés sont ceux qui se présentent nécessairement sous forme de devinettes et ont pour conditions initiales d'abord le « Garde à vous », et ensuite la rime, la syntaxe, le sens grotesque déjà engagés par ces données.

Nous sommes toujours, même en prose, conduits en consentants à écrire ce que nous n'avons pas voulu et que ne veut peut-être pas même ce que nous voulions.

• Vers. L'idée vague, l'intention, l'impulsion imagée nombreuse se brisant sur les formes régulières, sur les défenses invincibles de la prosodie conventionnelle, engendre de nouvelles choses et des figures imprévues. Il y a des conséquences étonnantes de ce choc de la volonté et du sentiment contre l'insensible des conventions.

* Opération arithmétique. L'idée vague, l'intention, la réticence jésuitique nombreuse s'adaptant aux formes régulières, aux défenses puériles de la prosodie conventionnelle, engendre d'anciennes choses et des figures prévues. Il n'y a des conséquences assommantes de cet accord de l'arrière-pensée et du calcul avec l'insensible des conventions.

- La rime a ce grand succès de mettre en fureur les gens simples qui croient naïvement qu'il y a quelque chose sous le ciel de plus important qu'une convention. Ils ont la croyance naïve que quelque pensée peut être plus profonde, plus durable... qu'une convention quelconque...

Ce n'est pas là le moindre agrément de la rime, et par quoi elle caresse le moins doucement l'oreille.

* La rime a ce grand succès de mettre en joie les gens simples qui croient naïvement qu'il n'y a rien sous le ciel de plus important qu'une convention. Ils ont la croyance élémentaire qu'une convention quelconque peut être plus profonde, plus durable... que quelque pensée...

Ce n'est pas là le moindre désagrément de la rime, et par quoi elle choque le moins violemment l'oreille.

- La rime constitue une loi indépendante du sujet et est comparable à une horloge extérieure.

* La rime constitue une loi dont dépend le sujet et est comparable à une paire de claques.

- L'abus, la multiplicité des images produit à l'oeil de l'esprit un désordre incompatible avec le ton. Tout s'égalise dans le papillotement.

* La multiplicité jamais abusive des images produit à l'oeil de l'esprit un désordre éminemment compatible avec le ton. Tout se précise dans l'éblouissement.

- Construire un poème qui ne contienne que poésie est impossible.
Si une pièce ne contient que poésie, elle n'est pas construite; elle n'est pas un poème.

* Construire une poésie qui ne contienne que poèmes est impossible.
Si une pièce ne contient que poésie, elle est construite; elle est un poème. Elle n'est pas la poésie.

- La fantaisie, si elle se fortifie et dure quelque peu, se forge des organes, des principes, des lois, des formes, etc., des moyens de se prolonger, de s'assurer d'elle-même. L'improvisation se concerte, l'impromptu s'organise, car rien ne peut demeurer, rien ne s'affirme et ne franchit l'instant qu'il ne se produise ce qu'il faut pour additionner les instants.

* La fantaisie, même si elle se fortifie et dure quelque peu, ne se forge pas d'organes, de principes, de lois, de formes, etc., de moyens de se prolonger, de s'assurer d'elle-même. L'improvisation ne se concerte pas, l'impromptu reste l'impromptu, car rien ne peut demeurer, rien ne s'affirme et ne franchit l'instant rien ne se produit de ce qui permettrait d'additionner les instants.

- Dignité du vers : un seul mot qui manque empêche tout.

* Dignité indignité du vers : un seul mot qui manque sauve tout.

- Un certain trouble de la mémoire fait venir un mot qui n'est pas le bon, mais qui devient meilleur sans désespérer. Ce mot fait école, ce trouble devient système, superstition, etc.
- * Un certain trouble de la mémoire fait partir un mot qui n'est pas le bon, parce qu'il n'est pas le meilleur. Ce mot aurait fait école, ce trouble devient système, superstition, etc.
- Une correction heureuse, une solution impromptue se déclare, - à la faveur d'un brusque coup d'oeil sur la page mécontente et laissée.
Tout se réveille. On était mal engagé. Tout reverdit.
La solution nouvelle dégage un mot important, le rend libre - comme aux échecs, un coup libère ce fou ou ce pion qui va pouvoir agir.
Sans ce coup, l'oeuvre n'était pas.
Par ce coup, elle est aussitôt.
- * Une correction, une fausse solution se déclare, à la faveur d'un lent regard sur la page contente et à laisser.
Tout s'endort. On était bien engagé. Tout se fane.
La fausse solution paralyse un mot important, l'enchaîne - comme aux échecs, pour empêcher d'agir ce fou ou ce pion, il suffit de se le mettre dans la poche.
Sans ce geste, l'oeuvre était aussitôt.
Par ce geste, elle n'est pas.
- Une oeuvre dont l'achèvement - le jugement qui la déclare achevée, est uniquement subordonné à la condition qu'elle nous plaise - n'est jamais achevée. Il y a instabilité essentielle du jugement qui compare l'état dernier et l'état final, le novissimum et l'ultimatum. L'étalon de comparaison est inconstant.
- * Une oeuvre dont l'achèvement - le jugement qui la déclare achevée, est uniquement subordonné à la condition qu'elle nous plaise - est toujours achevée. Il y a rectitude absolue du jugement qui compare l'état dernier et l'état final. L'étalon de comparaison existe.
- La chose réussie est une transformation d'une chose manquée.
Donc une chose manquée n'est manquée que par abandon.
- * La chose réussie ne peut être une transformation d'une chose manquée.
Une chose réussie n'est réussie que par abandon.

DU CÔTÉ DE L'AUTEUR - VARIANTES

- Un poème n'est jamais achevé - c'est toujours un accident qui le termine, c'est-à-dire qui le donne au public.
Ce sont la lassitude, la demande de l'éditeur,- la poussée d'un autre poème.
Mais jamais l'état même de l'ouvrage (si l'auteur n'est pas un sot) ne montre qu'il ne pourrait être poussé, changé, considéré comme première approximation, ou origine d'une recherche nouvelle.
Je conçois, quant à moi, que le même sujet et presque les mêmes mots pourraient être repris indéfiniment et occuper toute une vie.
« Perfection » c'est travail.
- * Un poème est toujours achevé - il ne peut être à la merci de l'accident qui le termine, c'est-à-dire qui le donne au public.
Ni, comme le croient les cochons, de la lassitude, de la demande de l'éditeur, ni de la poussée d'un autre poème.

Toujours l'état même de l'ouvrage (si l'auteur est un sot) fait croire qu'il pourrait être poussé, changé, considéré comme première approximation, ou origine d'une recherche nouvelle.

Nous concevons, quant à nous, que le même sujet et les mêmes mots devraient ne servir qu'une fois et ne pas nous occuper plus d'une seconde.

« Perfection » c'est paresse.

- Si l'on se représentait toutes les recherches que suppose la création ou l'adoption d'une forme, on ne l'opposerait jamais bêtement au fond.

- * Si l'on se représentait toutes les recherches que suppose la création ou l'adoption d'un fond, on ne l'opposerait jamais bêtement à la forme.

- On est conduit à la forme par le souci de laisser au lecteur le moins de part qu'il se puisse - et même de se laisser à soi-même le moins d'incertitude et d'arbitraire possible.

Une mauvaise forme est une forme que nous sentons le besoin de changer et changeons de nous-mêmes; une forme est bonne que nous répétons et imitons sans pouvoir la modifier heureusement.

La forme est essentiellement liée à la répétition.

L'idole du nouveau est donc contraire au souci de la forme.

- * On s'éloigne de la forme par le souci de laisser au lecteur le plus de part qu'il se puisse - et même de se laisser à soi-même le moins de certitude et d'arbitraire possible.

Une mauvaise forme est une forme que nous ne sentons pas le besoin de changer et ne changeons pas; une forme est également mauvaise qui supporte qu'on la répète ou l'imite.

La mauvaise forme est essentiellement liée à la répétition.

L'idée du nouveau est donc conforme au souci du fond.